

XYZ. La revue de la nouvelle

Moi, Clem Lefebvre, ex-lanceur

Renald Bérubé



Numéro 90, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R. (2007). Moi, Clem Lefebvre, ex-lanceur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (90), 13–32.

Moi, Clem Lefebvre, ex-lanceur
Renald Bérubé

«Can you imagine startin' here and getting to pitch for the championship of the World Series in New York City?» Roe shook his head in wonder.

Roger Khan, *The Boys of Summer*

— So, I did pitch during thirteen years in Major League Baseball. From 1950 to 1962, even though 1950 and 1962 were some very short years in a Major League uniform for me. But statistics are statistics. And baseball loves them, they're a large part of its identity, since its very beginning. Oh! goodness, mon Diou, you're working for a French-speaking Québec magazine, let's start it all over again. J'ai pitché dans les Major Leagues pour trois ans. No? What's wrong? So, not trois, treize then, yes, yes, I remember now. J'ai too much forgotten le français de my childhood. I can't keep my promise; I can read French and still do, reading *La Presse* almost regularly, but speaking it... you'll have to translate. Hope and know you do it correctly, I don't want to be party with the misquoted. Because it happened to me before, in my playing years, mainly when I was with the Dodgers; that Dick Young of the *Daily News* was kind of a... you know what.

L'entrevue était bel et bien lancée. Ce 28 octobre 2004, au lendemain de la victoire « historique » des Red Sox en Séries mondiales, victoire qui mettait fin à « la malédiction du Babe » frappant le club de Boston depuis 1920, selon la mythologie à origines variables inventée au fil des ans et ayant cours dans le baseball depuis trois quarts de siècle. J'habitais chez lui depuis deux jours, selon l'entente prise en juillet; nous avons suivi ensemble, à la télévision, les deux derniers matches entre les Red Sox et les Cards. Ex-lanceur, il n'avait pu que s'émerveiller des partants des Red Sox, Curt Schilling, Pedro Martinez et Derek Lowe. Nous étions en plein pays red-soxien, à Woonsocket (Rhode Island) en Nouvelle-

Angleterre ; et il arrive que pour l'histoire comme pour l'Histoire, le hasard fasse parfois bien les choses : s'il était à peu près évident que lui, l'ex-lanceur de la ligue Nationale, favorise, lieu d'origine redevenu lieu de résidence obligeant, le club représentant l'Américaine, il est aussi de notoriété publique que les Red Sox de l'Américaine, au Québec, bénéficient d'un fort courant de sympathie. Dont l'ampleur va sans doute retrouver ses mesures de jadis avec la disparition des Expos.

Martinez était pour nous deux un sujet de discussion privilégié : lanceur, c'est à Montréal, pour les Expos, à la suite d'un échange avec les Dodgers, qu'il avait révélé tous ses talents, sous la protection de Felipe Alou. Or lui-même, Clem Lefebvre, d'origine québécoise par ses parents, avait lancé à Montréal, pour les Royals, alors club école numéro un des Dodgers de Brooklyn, avant que ceux-ci, « *shame on Walter O'Malley* », ne déménagent à Los Angeles en 1958. Si bien que monsieur Lefebvre était pour moi redevenu chaleureusement Clem, en ce 28 octobre 2004, ainsi qu'il l'avait été dans mon enfance pro-Dodgers ; nous nous entendions comme larrons en stade. Après tout, *nos* Red Sox de 2004 n'avaient-ils pas vaincu les Yankees, et avec panache encore, avant d'affronter les Cards ? Les Yankees qui furent la némésis des Dodgers au début des années 1950, point de départ de sa carrière de lanceur, point de départ de la mienne comme partisan. Les larrons en stade ne se faisaient pas faute de compenser ou de vivre par procuration, dirait la psychanalyse ; de prendre une douce revanche, dirait le baseball. *Nous* avions tant souffert, au début des années 1950, il n'était pas trop tôt ou trop tard, au départ des années 2000, pour célébrer cette victoire à la mesure des défaites de jadis.

Dans les lignes qui vont suivre, le « je » sera celui de Clem Lefebvre. Selon la translation du « je » qui vient d'énoncer ses points de vue et de procéder à la mise en situation de l'entrevue. J'avais souhaité interviewer un ex-lanceur des *Major Leagues* ; il se révéla très vite que j'avais affaire à un conteur fascinant à qui, larron fort intéressé, je laisse la parole en souhaitant seulement la bien traduire de l'anglais au français et de l'oral à l'écrit.

J'ai été lanceur dans les ligues majeures de baseball pendant treize ans, disons, de 1950 à 1962. « Disons », car les années 1950 et 1962 furent pour moi bien brèves comme lanceur, à peu près inexistantes pour tout dire. Quand je repense aujourd'hui à toutes ces années-là — et j'y repense souvent comme malgré moi, comment les oublier, comment oublier *sa* célébrité, mais cela s'éloigne de vous, grand merci, malgré tout —, trois dates me reviennent toujours en mémoire, même malgré moi. Ces trois dates : le 28 août 1951, le 4 octobre 1955 et le 13 octobre 1960. Vous pouvez le constater : la durée est brève pour un athlète des ligues majeures, vous vieillissez à un rythme accéléré, 1951 était un départ, 1960 marquait la fin ou presque. Dans le monde du sport, peu de temps sépare le moment du départ de celui de l'arrivée, le commencement de la fin.

Ces trois dates, en commençant par la dernière, le 13 octobre 1960 : depuis quelques mois cette année-là, je lançais en relève pour les Pirates de Pittsburgh. En 1960, de fait, j'ai lancé pour trois clubs différents : les Dodgers, puis les Tigers de Detroit dans la ligue Américaine, puis les Pirates, retour à la Nationale. Imaginez comment j'ai pu me sentir, je lançais pour les Dodgers depuis le début des années 1950 ; imaginez aussi ce que cela a pu représenter pour les miens, pour la vie familiale. Nous avons suivi le club à Los Angeles en 1958 — quelle différence entre l'intimité de Brooklyn et l'éclatement de Los Angeles, entre le chaleureux Ebbets Field et l'innommable Coliseum de L.A. —, nous y habitions toujours. Et je jouais à Detroit, puis à Pittsburgh. « Pourquoi tu n'es jamais avec nous ? » me demandait mon fils aîné au téléphone. Vous répondez quoi à cette question, hantise de tous les athlètes qui sont aussi de jeunes pères, vous répondez quoi alors que vous-même avez le sentiment d'être rejeté par un club puis un autre ? Vous vous accrochez comme un perdu à l'idée qu'un troisième — un troisième club, en une seule année — tient à vous, lui.

C'est pourquoi le circuit de Mazerowski [Bill] qui donnait la Série mondiale aux Pirates contre les Yankees lors du septième match, ce 13 octobre 1960, m'a procuré un plaisir particulier — un

plaisir qui tenait de la triple revanche. C'est un peu long à expliquer, une triple revanche... mais je tiens d'autant plus à son explication que je savais bien, alors, que ma carrière tirait plutôt vers sa fin. J'avais trente-quatre ans alors, je lançais dans les Majeures depuis dix ans, j'avais été échangé deux fois en une année — j'étais vieux, j'étais un vieux selon le baseball de ces années-là.

La triple revanche. Premier élément : les Dodgers et les Tigers m'avaient laissé à la traîne et j'étais un gagnant de la dernière Série mondiale. Bien fait pour eux, et de un. Et de deux : venu lancer en relève la veille, lors du sixième match, j'avais accordé un grand chelem à Bobby Richardson. L'impression que tu as laissé tomber ton club, ça fait mal, ça te déconstruit, je dirais. Encore plus quand tu as toi-même le sentiment que deux clubs t'ont laissé tomber durant l'année. Depuis mon arrivée à Pittsburgh, en calendrier de saison régulière, j'avais conservé — je m'étais bâti — une fiche en relève de 3 victoires contre aucune défaite et une moyenne de points mérités de 1,48 — ma fiche de 13,50 en points mérités durant les Séries me causait grande honte. Le circuit de Mazerowski en neuvième manche, à Pittsburgh même, a effacé tout cela, faut bien le reconnaître quand la rédemption fait son œuvre, même si cette œuvre provient pour vous de votre joueur de deuxième-but. Salutations chaleureuses, Bill Mazerowski.

Et de trois, alors — c'est le point le plus complexe, et les affaires y ont autant à voir que le baseball lui-même. Le directeur des Pirates, en 1960, était monsieur Branch Rickey, celui-là même qui m'avait donné la chance de lancer pour les Dodgers dont il était le directeur au début des années 1950. Sauf que Walter O'Malley, grippe-sous brillant mais grippe-sous tout de même, sorte de taupe radine, avait réussi, la Crise aidant, à devenir, lentement mais sûrement, actionnaire prioritaire des Dodgers ; or, il souffrait mal l'ascendant de Rickey dans les médias, il voulait même être reconnu comme le principal responsable de la venue dans les Majeures des Blancs, en 1947, du premier joueur noir, Jackie Robinson, venue avec laquelle il n'avait rien à voir, loin de là, c'est à la seule ténacité de monsieur Rickey qu'on doit l'arrivée de Jackie dans les Majeures, ce qu'il appelait *the noble experiment*. C'est souvent ainsi : devenu important grâce à l'argent, vous vous croyez à l'origine des idées

créatrices des autres, vous les revendiquez même, sans honte et comme si cela allait de soi, vous mentez sans rougir, *I can't stand it.*

Les Dodgers de Los Angeles d'O'Malley m'avaient laissé tomber, monsieur Rickey m'avait remis en piste, lui qui connaissait si bien l'organisation des Dodgers qu'il avait assuré la venue à Pittsburgh de Roberto Clemente à la suite du séjour de ce dernier avec les Royals de Montréal. S'il m'a délivré du circuit que j'avais accordé la veille à Richardson, le circuit de Mazerowski m'a surtout permis de me sentir en bon compte avec monsieur Rickey. Comment dire autrement que de la manière suivante : monsieur Rickey et moi étions *vindicated.*

Ayant été si verbeux sur la date touchant la fin, j'essaierai d'être plus bref quant aux deux dates touchant mes premières années dans les Majeures. Le 4 octobre 1955 : les Dodgers de Brooklyn, enfin, après des défaites en 1952 et 1953, remportent la Série mondiale contre les Yankees. Enfin les *Bums* — surnom affectueux, en rien péjoratif, que les partisans nous donnaient — étaient les champions, ils trônaient au sommet du monde du baseball. Brooklyn, ce *borough* new-yorkais, avait triomphé du Bronx, des Bombardiers du Bronx. Dire que nous étions fiers serait bien en deçà de la réalité, de ce que nous ressentions ! Nous LES avons vaincus, ils devraient NOUS respecter. À la suite de nos défaites antérieures en Séries, nos partisans avaient érigé en slogan le si célèbre mais si douloureux *Wait 'till next year* ; en 1955, cela devint *Wait 'till this year* ; et quand nous perdrons à nouveau en 1956 — la partie parfaite de Don Larsen, vous vous souvenez ? —, le slogan deviendra *Wait 'till last year!* Tout autant que d'une forte fierté communautaire que cristallisaient *leurs* Dodgers/Bums, nos partisans savaient faire preuve d'un sens de l'humour très prononcé. Ça remet les choses dans leur juste perspective, l'humour ; et dans les circonstances, 1955 ou 1956, ça faisait chaud au cœur. Car il faut bien se dire que pour les gamins (*kids*) que nous étions — un club de baseball est toujours composé de gamins, on devient un vétéran à trente ans environ, imaginez —, pour nous qui avons tout misé sur le baseball, une défaite en Séries brise le cœur, littéralement, vous remet en cause des pieds à la tête. L'humour de nos partisans nous rappelait que

dans le *national pastime* comme ailleurs, *next year* succédera à *this year*, et que celle-là pourra répéter le triomphe de *last year*.

Le 28 août 1951. Mon premier départ dans les Majeures. Contre les Reds de Cincinnati. Les Dodgers m'avaient rappelé de Montréal, leur personnel de lanceurs partants était affligé de nombre de blessures, diminué par des bras fatigués. Premier départ, je lance un match complet, un blanchissage, 4-0. Ma fiche en cette fin d'année 1951 qui marque le début de ma carrière : 5 victoires, 1 défaite ; 5 matches complétés en 6 départs ; deux blanchissages à mon crédit, les deux seuls de toute ma carrière ; moyenne de points mérités : 2,20. Pour tout dire, ainsi que je le croyais en ce début d'automne 1951 : ce départ réussi me le prouvait, j'étais arrivé. La fin de cette saison 1951 allait pourtant se révéler désastreuse pour les Dodgers : à la clôture du calendrier régulier de la ligue Nationale, nous étions à égalité avec les Giants de New York. Les deux clubs devaient s'affronter pour déterminer qui des deux allait faire face au champion de la ligue Américaine, les éternels Yankees évidemment. Courte série éliminatoire, le gagnant devant remporter deux victoires. Les Giants gagnèrent le premier match ; je suis le lanceur partant du deuxième et nous gagnons 10-0 ; le troisième fait partie de l'Histoire du baseball — oui oui, avec un grand H —, de ces matches à saveur mythique qu'on n'en finit pas de raconter, comme le match parfait lancé par Don Larsen en 1956. Mais pourquoi avons-nous si longtemps été du mauvais bord dans ces affrontements mythiques ? Le troisième match, le 3 octobre 1951, nous menons 4-1 puis 4-2 en fin de 9^e manche à New York et Bobby Thompson frappe alors LE circuit de trois points, *the shot heard 'round the world*, selon le titre des journaux d'alors qui relataient également une expérience nucléaire soviétique. Je n'ai pas vraiment le goût d'en dire davantage, nous étions à proprement parler assommés, démolis, *devastated* — et même après toutes ces années, même si nous avons pris de la distance, même si nous avons choisi d'en parler avec humour, nous savons que nous avons encore mal à ce match quand nous en parlons entre coéquipiers de 1951. Alors si vous voulez en savoir beaucoup plus à ce sujet, lisez donc le gros roman de Don DeLillo, *Underworld*.

L'année 1951 fut donc pour *moi* celle d'un merveilleux début dans les Majeures, j'étais en *wonderland*; mais pour *nous*, l'année d'une fin de saison aux allures de cauchemar, dont la hantise nous poursuivra d'autant plus que 1952 et 1953, en Séries mondiales, allaient répéter cette fin — de quoi nous rendre compulsifs, obsessionnels!

Mais le meilleur était devant nous comme devant moi: j'ai participé à cinq Séries mondiales, en ai remporté trois, deux avec les Dodgers, en 1955 et 1959, une avec les Pirates, en 1960. J'ai été invité en deux occasions, en 1956 et 1957, à participer au match des Étoiles, années au cours desquelles j'ai mené le Nationale au chapitre des matches sauvegardés. En 1955, j'avais lancé, comme partant ou comme releveur, lors de 60 matches, un sommet dans la Nationale. Dans le baseball plus que dans n'importe quel autre sport, les statistiques ont leur façon bien à elles de résumer une carrière: j'ai lancé dans 513 matches, 77 victoires, 56 défaites, 96 victoires sauvegardées, moyenne de points mérités accordés de 3,63. Vous savez que vous n'êtes pas là tout entier, que ces statistiques ne vous résument pas vraiment, ne résument même pas avec une parfaite précision le lanceur que vous avez été — elles ne tiennent pas compte, par exemple, du fait que votre entraîneur, pour des raisons connues de lui seul, ne vous a pas fait lancer pendant un long moment, telle année, que votre receveur et vous n'étiez pas d'accord sur la façon de lancer à tel frappeur, etc. Et pourtant, vous ne les oubliez pas, vos statistiques... Le baseball joue tout autant des chiffres que de la balle, *national pastime* pour tout le monde, entraîneurs, joueurs et gérants d'estrade.

Voilà pour la carrière du lanceur. Et je me souviens, *don't worry*, une promesse est une promesse, que ma carrière comme lanceur ne constituait pas le seul objet de notre rencontre, de cet entretien, loin de là.



Il avait raison, bien sûr. À l'occasion des entretiens téléphoniques et des échanges de courriels qui avaient précédé notre rencontre, nous avions évoqué, plus ou moins longuement selon les cas,

les origines mauriciennes — de la Mauricie-en-Québec, pas de l'île Maurice, voyons donc ! — de sa famille, son métier actuel de dessinateur de mode ès vêtements et trophées sportifs, ses lectures des romans de Kerouac, *because we were of the same age and in the same situation, I could say*, l'affaire de *La Sentinelle* au Rhode Island, les exploits de Napoléon Lajoie, la guerre du Viêt-nam, etc., entre autres. Et puis, ce qui prend ici la forme d'un entretien à récit continu ne s'est surtout pas déroulé de cette manière : nous avons discuté du travail dans les filatures, sirènes de tant de Québécois, et des romans de Kerouac aussi bien lors des matches des Séries mondiales entre les Red Sox et les Cards que lors de séances de questions-réponses (de réponses, surtout) avec enregistreuse à l'écoute. Ainsi, telle remarque — tel développement même (le conteur, toujours) — placée ici à tel moment de l'entrevue ou du récit, avait de fait été formulée plus tôt ou plus tard, alors que nous regardions et commentions l'un des matches des Séries et que tel jeu de tel joueur faisait jaillir ou naître un commentaire spontané, enthousiaste ou empreint de déception. Et ce commentaire lui-même allait engendrer... vous savez comment ces choses-là se déroulent — et le tout en l'absence de tout mouvement du ruban de l'antique petit appareil Sony, puisque tel était notre bon vouloir commun : faut savoir éviter les petits micros toujours un peu inhibiteurs malgré la pratique qu'on peut en avoir. L'un comme l'autre, nous savions bien le pourquoi de ces paroles à l'abri de l'enregistrement ; mais si la confiance ne peut régner entre frères de la famille *Brooklyn Dodgers*, entre l'ex-lanceur et son partisan de jadis, où donc ladite confiance pourrait-elle trouver sa place ? S'il est un mot, entre l'humour (*Wait 'till last year*) et la ténacité (*Wait 'till next year*), qui caractérisait les partisans brooklyniens, c'était bien le mot « fidélité ». Que les joueurs, alors, pratiquaient tous avec une égale ferveur. Seul l'appétit des billets verts — couleur sans connotation écologique étant donné le nom qu'elle qualifie — du boss O'Malley inscrira une faille dans cette fidélité réciproque à partir de 1958, les Dodgers allaient évoluer à Los Angeles, *go west old man for a better market*, selon la formule qu'utilisait Lefebvre pour cerner à sa manière le point de vue du Walter.

La fidélité, donc. On aura compris que ce... comment dire?... que la transcription en *translation* de cette entrevue aux moments et facettes multiples est ici donnée à lire selon un montage, pour emprunter au langage du cinéma. Et tout amateur de films sait bien que le monteur ne saurait jamais faire l'économie de son point de vue — combien de films sont, tout autant qu'au réalisateur, redevables au monteur de leur organisation définitive? Or quand vous vous retrouvez dans la situation de réalisateur-monteur... Fidélité. *Don't want to be a Dick Young of 2004-2005.*

— Je suis né à Lincoln — maintenant aggloméré à Woonsocket — au Rhode Island le 6 août 1926. Pour ce que j'en sais à la suite de bien des recherches, des voyages au Québec et des rencontres, c'est mon grand-père Clovis qui, en 1887, direction le Michigan, aurait quitté Sainte-Geneviève-de-Batiscan, pour finalement aboutir, je ne sais toujours pas trop quand exactement, l'exilé n'est pas forcément enclin à laisser des traces, pour finalement aboutir à Lincoln, donc. Évidemment que c'était un cultivateur qui ne trouvait plus de terre à cultiver en Mauricie, évidemment que sa famille et lui ont erré au gré des emplois qu'il pouvait trouver, évidemment qu'il a pratiqué tous les métiers et dans toutes les conditions jusqu'à l'installation de la famille à Lincoln où son plus vieux, mon père, Charles, et lui ont trouvé un emploi dans une filature. Je suis fils de *weaver* — tisserand, OK, même si *weaver* me fait toujours penser à Buck, l'ancien gérant tellement extraverti et si gros fumeur des Orioles de Baltimore; je suis fils de *weaver*, j'ai été élevé dans un p'tit Canada et dans la religion catholique, je n'ai parlé que français jusqu'à l'âge de sept ans, l'âge de l'école, l'année où Franklin Delano Roosevelt avec son *New Deal* est devenu président des États, ça ne s'oublie pas, mon père avait si peur de perdre son emploi. Kerouac est né en 1924, lui, deux ans avant moi.

L'école. Tout se passait en anglais, je l'ai appris par la force des choses, en récréation autant que dans les cours, mais tu peux imaginer que mes premiers bulletins n'étaient pas très reluisants. Et l'on se moquait de Frenchy, c'est facile à deviner, et je n'aimais pas être différent, ça aussi c'est facile à deviner, d'autant qu'un Frenchy, c'était aussi *a Papist*, ce qui en Nouvelle-Angleterre dans les années

1930 ne constituait pas un ticket vers l'acceptation. S'agit de penser qu'en 1959, lors de la course à la présidence du pays entre Nixon et Kennedy, bien des gens craignaient que s'il était élu, ce dernier ne tombât sous la coupe de Rome, du Vatican. S'ils avaient connu les amours de JFK... Je n'aimais pas être Frenchy, je n'aimais pas être ce que j'étais ; voilà le résultat des préjugés, ils vous rendent honteux de vous-même, de votre propre identité. Leur seul bon côté, dans la mesure où tu le peux, c'est qu'ils t'obligent à te défendre, à résister, à trouver des moyens pour t'affirmer. À l'école, les religieux et les religieuses nous enseignaient la soumission, l'intégration au plus grand nombre, disons ; j'ai fait comme si (*I made believe*), j'ai vite appris l'anglais, c'est facile. Mais je me rends compte maintenant... tu sais, quand on vieillit, on repasse dans sa tête tout ce passé avec toute l'expérience acquise, je me dis que les parents et les professeurs devraient toujours garder à l'esprit que les enfants vont devenir des adultes, mais ils ont plutôt tendance à l'oublier — je me rends compte maintenant que je n'ai jamais accepté qu'on m'oblige à ne pas aimer Frenchy.

C'est le sport, le hockey d'abord, puis le football et le baseball ; j'avais un tel « bras » disaient mes entraîneurs, celui de football — je jouais bien sûr au poste de quart-arrière — ne m'a jamais pardonné, en toute amitié, d'avoir choisi le baseball, mais je savais calculer la moyenne des durées de carrière dans ces deux sports — c'est le sport qui m'a rendu *American* après que j'ai si longtemps été Frenchy. Et quand les dépisteurs des clubs du baseball majeur ont commencé à venir cogner à notre porte, tu devines bien que tout le monde m'aimait — officiellement, car la jalousie a ses droits, surtout qu'un *American* d'origine frenchie... —, que tout le monde était fier qu'un enfant de Woonsocket, etc.

C'est mon père qui recevait les dépisteurs, je n'avais pas encore atteint l'âge de la majorité, vingt et un ans à l'époque. Parler de mon père, c'est me mettre en colère, même à l'âge de la visite des dépisteurs ; la vie l'avait rendu irascible, sa frustration était comme sans bornes, sans cesse à tempêter, et servile avec tout ça. S'écrasait devant toute autorité, si petite qu'elle fût, gueulait à la maison quand ladite autorité était partie, la caricature absolue du Frenchy

honteux qui a peur à sa *job*. Il aura eu la bonne idée, puisqu'il n'en avait pas, de me consulter, de me demander mon avis, pas le choix car il ne connaissait rien au baseball. En juillet 1944, j'allais avoir dix-huit ans, il a signé pour moi un contrat me liant à l'organisation des Dodgers, grâce lui soient rendues, j'avais les yeux sur Montréal, car on sait, surtout quand on est lanceur, qu'il est des passages obligés par tous les stades (!) des ligues mineures avant d'atteindre les ligues majeures.

Flashback (tu sais que ça se dit « analepse », Clem, quand on travaille en écriture? « *Good for you, sir!* », un Frenchy en a vu et entendu bien d'autres). Quand j'étais jeune, à Lincoln si près de Woonsocket, les amateurs de baseball n'en finissaient pas de parler de cet enfant de la ville, Napoléon Lajoie [1874-1959], Nap ou Larry Lajoy selon les prononciation ou dénomination en cours. Il a joué pendant 21 saisons dans les Majeures, de 1896 à 1916; à partir de 1902, c'est à Cleveland qu'il évoluait, et le club se nommait les Naps, en son honneur, plutôt que les Indians, c'est tout dire. Il a frappé pour une moyenne de ,426 en 1901, et pour une moyenne à vie de ,338; il a été champion frappeur à quatre reprises, a frappé pour plus de ,300 au cours de 16 de ses 21 saisons. Je pourrais continuer pendant un long moment encore, vous réciter en quelque sorte le catéchisme de mon enfance de baseball. Comme lanceur, je n'ai jamais atteint de tels niveaux de performance, je n'étais pas un Bob Feller ni un Bob Gibson — mais je lançais une sacrée bonne courbe, la grande courbe par-dessus l'épaule de ces années, pas la tombante d'aujourd'hui, je faisais le travail demandé. Même quand j'apprenais mon catéchisme Lajoie, je savais que je ne disposais pas de ses moyens; n'empêche, les exploits de Lajoie/Lajoy ont beaucoup inspiré Lefebvre/Lefever — car j'étais devenu Clem Lefever pour les gens, alors qu'en moi-même je me nommais toujours Clément Lefebvre. Tout cela m'est revenu brutalement à la mémoire quand, lors de la première visite des Dodgers — de Los Angeles — au stade des Expos en 1969, l'annonceur-maison a appelé le frappeur suivant des Dodgers, Jim Lefebvre, au bâton; Lefebvre n'a pas bougé, il ne savait pas qu'il s'agissait de lui, il ne s'est présenté au marbre qu'après avoir été appelé Lefever par l'annonceur. C'est

aussi cela, le *melting pot*, s'oublier, sinon se perdre, devenir autre en tout cas.

Ce n'était peut-être pas le talent de Lajoie surtout qui m'inspirait; j'oserais dire, quand j'y repense — et j'y repense souvent — avec le recul, qu'il incarnait pour moi l'antithèse de mon père. Lajoie était un Frenchy, le disait et l'assumait, il n'avait peur de rien, il n'a même pas hésité à faire le saut de la Nationale bien établie à la nouvelle ligue Américaine en 1901. Ça, j'aimais beaucoup — il avait eu cette audace, ce culot, alors même qu'il n'était pas encore un joueur à la réputation bien établie. Il voulait seulement avoir ses coudées franches, la direction autoritaire de Connie Mack, à Philadelphie, lui pesait.

En plus de Lajoie, je dirais que deux autres personnages ont marqué mon enfance et mon adolescence, Elphège Daignault [qui fut président général de l'Association canado-américaine de 1922 à 1936] et Marie-Rose Ferron [1902-1936]. On aurait dit que les gens ne cessaient jamais de parler de ces deux-là. Vous auriez voulu n'en plus entendre parler qu'il vous aurait fallu déménager, ne pas habiter un p'tit Canada en tout cas. À la maison, à l'école, à l'église, même sur la patinoire et sur le terrain de baseball, il y avait toujours quelqu'un, à un moment donné, pour se mettre à parler d'elle ou de lui. Et cela aussi tenait à notre situation d'immigrés, de Français catholiques dans le *melting pot*.

Monsieur Daignault, c'est en quelque sorte la figure emblématique de «l'affaire *Sentinelle*», du nom d'un journal fondé en 1924 pour défendre nos intérêts et qu'il a dirigé à compter de la fin de cette année-là. En résumé comme en gros, «l'affaire» pourrait être ainsi présentée: *La Sentinelle* défendait le droit des Francos à s'occuper eux-mêmes de leurs affaires en matière d'éducation par exemple, à être représentés par les leurs à différents postes symboliques ou décisionnels. Mais la hiérarchie catholique à tête irlandaise ne l'entendait pas ainsi, elle voulait garder son autorité et son pouvoir intégrateur, langue anglaise oblige. La dispute s'est rendue jusqu'à Rome, oui oui, et bien sûr le Pape a tranché en faveur de sa hiérarchie, l'attitude de *La Sentinelle* a été condamnée. Si les autorités québécoises appuyaient *La Sentinelle* tout au début, à la fin,

Henri Bourassa — on connaît sa soumission à l'Église et au pape — et son *Devoir* se ligueront violemment contre le journal et ses dirigeants. Il faut lire l'ouvrage d'Armand Chartier, professeur ici, à l'Université du Rhode Island, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre* [Sillery, Septentrion, 1991], on y trouve de quoi être édifié... Notre situation, par bien des côtés, était identique à celle des Acadiens des provinces de l'Atlantique. La grande migration des Canadiens français vers les États et leurs *factries* leur faisait vivre des situations semblables à celles issues du Grand Dérangement!

Si l'Église n'aimait pas *La Sentinelle*, elle répandait abondamment par ailleurs le culte de la Petite Rose, Marie-Rose Ferron, la « stigmatisée canadienne résidant à Woonsocket ». Très jeune, cette jeune fille originaire de Saint-Germain-de-Grantham fut atteinte d'une maladie mystérieuse; dès lors, alitée, elle devint dépositaire d'une espèce de vocation à la souffrance expiatoire, avec extases, stigmates et visiteurs à l'appui, une « martyre » de Dieu. Même que M^{sr} Hickey, le hiérarque irlandais, lui rendit visite, dit-on, à l'occasion du conflit l'opposant, lui, à *La Sentinelle* — et que Rose se serait offerte comme victime expiatoire, comme bouc émissaire en vue de la résolution fraternelle de la crise. Quand je repense à tout cela en ayant en tête ce qui arrivera plus tard à mon fils aîné, je ne peux pas ne pas ressentir une immense colère — pour qui nous prenait-on, pour qui nous prend-on encore aujourd'hui quand on pense à tous ces jeunes envoyés en Irak pour combattre le Mal? La ou les religions... Assez là-dessus; on dit que la p'tite Rose était dans la parenté des Ferron bien connus au Québec, Jacques, Madeleine, Marcelle. Je me sens bien plus proche des Contes de Jacques que des contes répandus au sujet de Rose.

Les Ferron, la religion — j'ai toujours aimé lire, en français comme en anglais. Ça aide quand le climat, à la maison, est plutôt étouffant, stressé. Je lisais tout ce qui me tombait sous les yeux, depuis les romans de Zane Grey sur le baseball, les livres de Christy Mathewson sur l'art de lancer, les journaux en français ou en anglais et les *Contes* de Perrault, etc. J'arrive dans les Majeures en 1951, l'année de *Catcher in the Rye* — eh oui, quand on a fréquenté

sommairement l'école, on lit les *best-sellers*, c'est bien évident ! Mais pas seulement, quand même ; faut dire aussi que les Dodgers ne voyageaient pas en avion à l'époque ; le train, ça donne du temps de lecture — pour ceux qui aiment lire en tout cas ! Je lisais, je dessinais, ces deux passions ne m'ont jamais quitté. Il y avait des coéquipiers, joueurs de cartes, pour m'agacer, bien sûr ; mais je dirais que chez les Dodgers (de Brooklyn), il y avait une éthique du respect de l'autre — s'il était encore vivant, je vous dirais « Parlez-en à Jackie Robinson » — qui vous permettait d'être *your own man*. Au bout du compte, on m'agaçait moins qu'on me questionnait, on voulait savoir : tu lis quoi, de quoi ça parle, c'est quoi ce dessin, etc. Alors vous pouvez deviner si j'ai dévoré le *On the Road* de Kerouac quand ce roman a frappé dans le décor — ce n'est pas une image appropriée quand on est lanceur, je sais ! — en 1957. Le succès du roman, et toutes les entrevues qui ont suivi ; donc, parenté d'origine franco entre Kerouac et moi, ce qui m'était très cher, parenté aussi, j'oserais dire, de pratique de nos métiers respectifs, puisque la route fournissait à Kerouac le sujet de son roman, puisque la route constitue aussi un lieu privilégié d'apprentissage pour les membres d'un club de baseball, de tout club sportif. La route m'a coûté beaucoup, personnellement ; et elle a coûté à Kerouac autant qu'elle lui a donné. Plus tard, quand j'ai lu *Visions of Gerard* [1963] — car j'étais devenu accro de Kerouac — alors que ma carrière dans le baseball était terminée, j'ai forcément pensé à la p'tite Rose Ferron de mes années d'enfance : ainsi, le roader Kerouac, prince des beatniks, restait collé aux croyances de sa petite enfance ? Comment cela se pouvait-il, comment saint Gérard pouvait-il occuper dans son esprit l'espace que Kerouac avait, peu d'années auparavant, accordé à Neal Cassidy et à William Burroughs ? Ils s'impriment donc si fortement en vous, les enseignements premiers, ils peuvent à ce point vous déterminer, en dépit de tous les autres apprentissages ?

Pour dire les choses bien simplement : je vivais, le lisant, le parcours de Kerouac, j'étais déchiré entre les enseignements de mon enfance et ce que ma vie de baseballeur m'avait enseigné. Je pense à ces phrases que John Gardner, dans un article, avait écrites au sujet de notre voltigeur de centre étoile, Duke Snider : « Duke avait cru

que tous ses rêves deviendraient réalité dès le moment où il revêtirait l'uniforme d'un club des Majeures. Il portait l'uniforme des Dodgers et se retrouvait toujours aux prises avec les démons de Duke Snider». Je vivais aussi ces phrases — l'uniforme des Dodgers m'avait laissé aux prises, malgré les succès, la gloire et tout, aux prises avec Clément Lefebvre, d'origine française, catholique et soumise, toutes choses que je rejetais sans les rejeter toutes, choix à effectuer. Je savais clairement ceci, par ailleurs : je ne croyais pas davantage au *Gerard* de Kerouac qu'à la p'tite Ferron. Même que le *Gerard* de Kerouac me mettait tout autant en colère, en 1963, que la pensée de la p'tite Ferron et l'assassinat de Kennedy. Mais qu'est-ce qu'il avait donc appris, Jack, il était resté le p'tit Jean-Louis à Mémère ? Si mon auteur fétiche devait se comporter ainsi, où en étais-je, à qui donner sa confiance ? sa fidélité ? *Gerard* répétait Rose ?



Dire qu'il était déchiré, qu'il était « en môsus », disons, toutes ces années après ses jeunes années, toutes ces années après ses années comme lanceur puis comme dessinateur de mode, relèverait de l'euphémisme de mauvais aloi. *His own man* qu'il avait toujours été, en dépit de son père et des religieux de ses jeunes ans comme malgré plusieurs de ses entraîneurs ès baseball — dont Chuck Dressen, entraîneur des Dodgers qui l'avait cloué sur le banc durant le calendrier régulier, en 1951, après que Clem eut refusé de lancer selon Dressen, ce qui, parmi d'autres causes, peut expliquer que les Dodgers durent se soumettre à la série éliminatoire qu'ils perdirent contre les Giants, cette année-là, cela a déjà été souligné —, *his own man* qu'il avait toujours été luttait encore contre son passé premier. Heureusement que les Red Sox jouaient comme des dieux, ou comme des humains bénis des dieux, cela va selon le point de vue de chacun et de chacune ; *they play so well*, disait Clem, et cela résumait son point de vue à... nous. Varitek, Cabrera (ex-Expo), Ramirez, Damon, Ortiz et compagnie n'en finissaient pas de frapper des coups sûrs opportuns, Lowe, Martinez, Schilling de lancer comme si cela allait de soi de retirer des frappeurs. Le

baseball comme *pastime*, comme pratique ludique qui, précisément, sait exercer les vertus du jeu.

Je savais, compte tenu de nos échanges antérieurs, qu'il gardait bien à l'esprit le dernier moment, convenu, de notre entretien. L'évocation du sort advenu à son fils aîné, son attitude au sujet de l'intervention états-unienne — de W., disait-il — en Irak, de même que son insistance sur *On the Road* de Kerouac le soulignaient assez clairement. Me faut donc, lecteurs et lectrices, vous mettre au courant, autrement j'agisrais comme un *deus ex machina* qui en sait plus que vous et qui réserve pour la fin de son texte ce qu'il est convenu d'appeler une « chute », une conclusion étonnante, surprenante, qui laisse pantois ou bouche bée, ahhh. Et puisque Clem, en dépit de notre partisanerie à tous deux envers les Red Sox, demeure *his own man*, un homme aussi réservé que plein d'audace, qu'il laisse filtrer telle information quand l'appareil Sony pratique l'inertie, *off the record*, et qu'il laisse le soin, amitié et fidélité étant de rigueur, à son intervieweur-translateur d'aménager, de raconter son conte à lui, Clem ; puisqu'il en est ainsi et qu'il importe, lecteurs et lectrices, que vous sachiez tout — ah ! la transparence —, me faut vous mettre au courant de ce que je sais et qui couve sous les remarques de Clem, ce savoir provenant tout autant des échanges précédant immédiatement notre rencontre que des connaissances accumulées au cours des ans, car Clem Lefebvre constituait pour moi un point de repère depuis mon enfance partisane des Dodgers (de Brooklyn).

Alors qu'il évoluait à Montréal, Clem Lefebvre avait rencontré, en 1949 au stade de l'avenue De Lorimier, une jeune Montréalaise employée des Royals, Julie Perreault. Aussi blonde que lui, plus calme et plus silencieuse cependant, détentrice d'un brevet A d'enseignement et non moins déterminée, tenace que lui ; ils s'épousèrent en 1950, en l'église Saint-Jean-Baptiste, ce que Lefebvre n'évoque jamais sans un sourire ambigu, *I was kind of back at home*, me dit-il, en sachant fort bien que, enfance, réserve, fierté et tout, sa formulation recouvrait bien des significations diverses. Le plaisir du jeu, chez lui, valait et vaut toujours tout autant pour les mots que pour le baseball. En 1951, l'année même des débuts de Lefebvre dans les Majeures, naissait leur fils aîné, Jason.

— Sa naissance fut un bonheur immense, Julie et moi redevenions des enfants d'une certaine manière, en dépit — ou peut-être à cause, même — des responsabilités nouvelles et de cette sorte de tension particulière qui accompagne toujours un athlète, surtout au moment où tu as l'impression de toucher au but rêvé depuis longtemps, et tu ne veux surtout pas rater l'occasion. Et puis, comment le dire sans rougir un peu, je sais pertinemment que la naissance de Jason ressemblait pour moi à quelque chose qui pourrait se formuler ainsi : j'allais lui donner l'enfance que je n'avais pas eue, et m'en donner une aussi par la même occasion. C'est le péché mignon de bien des parents, je sais, je sais, je sais.

Avec l'aide des vétérans du club, Gil [Hodges] et Pee Wee [Reese] en particulier, nous avons loué un appartement pas très loin d'Ebbets Field. Notre vie à Brooklyn, je ne crois pas exagérer, ressemblait à une vie rêvée : les joueurs et leurs épouses formaient une sorte de clan — si un joueur connaissait une mauvaise passe, les autres étaient toujours là pour lui remonter le moral, l'encourager ; si une épouse avait besoin d'un coup de main, le bébé n'allait pas, besoin d'une gardienne pour un moment, il s'en trouvait toujours une autre pour répondre « présente ». Et quand nous étions *on the road*, partis pour une série de matches à l'étranger, voyages qui pouvaient durer presque deux semaines parfois, les clans féminin et masculin pratiquaient la même devise, celle des mousquetaires du roi ! À quoi il faut encore ajouter l'attitude de nos partisans : nous étions vraiment *the boys of sommer* selon le titre, emprunté à un poème de Dylan Thomas, du livre que Roger Kahn nous a consacré — leurs favoris, leurs chouchous, ceux en qui ils mettaient toute leur confiance. Gros village à proximité de New York l'énorme, la gigantesque, Brooklyn ne faisait qu'un avec ses Dodgers, et *vice versa*. Nos *fans* en étaient de vrais : fanatiques, mais pleins de générosité et d'humour, le baseball n'est toujours qu'un jeu, sous l'uniforme des joueurs se trouvent des êtres humains. Pour moi, le paradis ne se trouve pas dans l'Iowa de *Field of Dreams*, mais à Brooklyn, où de vrais joueurs jouaient dans un vrai stade, Ebbets Field, entourés de vraies familles — d'UNE vraie famille. Peut-être que, les années accomplissant leur travail bien connu, me voilà devenu un peu

gâteux, trop lyrique, sujet à la nostalgie ; mais je sais que Julie parle de la même manière, alors ? Je vous laisse faire la part des choses et interpréter ce que je raconte...

Est-il besoin, dans tout ce contexte, de vous dire que Jason a vécu une enfance que tout enfant pourrait lui envier ? Il n'a guère été frappé par les maladies infantiles, très tôt il a été « le p'tit garçon » de Clem Lefebvre, le lanceur des Dodgers ; très tôt, avec d'autres enfants des joueurs, il a été une sorte de *fixture* au stade, sur le terrain lors des entraînements et dans les estrades avec Julie lors des matches joués de jour. Ce qui n'allait pas sans rendre Julie songeuse, mécontente même, parfois : elle n'aimait guère que Jason soit toujours « le p'tit garçon de » — tu ne seras pas toujours une vedette, me disait-elle, c'est bref une carrière d'athlète, il ne le sait pas, lui, il aime bien toute l'attention dont il est toujours l'objet, *he revels in it*, mais il n'y est pour rien dans toute cette admiration, sinon qu'il est ton fils, etc. Il me faut confesser que je n'ai pas été très attentif à toutes ses remarques : j'avais tellement été rien ou presque, Frenchy, qu'il me faisait plaisir que Jason soit tout, croyais-je, qu'il soit l'objet de tant de gentillesse et d'affection. En quoi je me trompais — royalement, si vous permettez.

Les problèmes entre Jason et moi ont commencé tout au début de son adolescence, vers treize-quatorze ans. Je venais de prendre ma retraite, nous nous étions installés ici, à Woonsocket, au début de 1963 ; on m'avait offert cet emploi en or comme dessinateur de mode : les gens de la ville avaient suivi ma carrière, et de nombreux reportages avaient fait état de mes goûts comme dessinateur de vêtements de sport, peu d'athlètes pratiquant cet... art, vous permettez ? Julie aimait bien la ville, nous y avons souvent effectué d'assez longs séjours. Sauf que, dorénavant, je passais bien plus de temps à la maison ; sauf que, dorénavant, je ne lançais plus pour les Dodgers, je n'étais plus *the tough righthander with that big curve*, mon nom ne s'étalait plus guère dans tous les journaux du pays. Bien sûr, Jason était toujours — non, Jason n'était plus « le p'tit garçon de » Clem, il était devenu « le fils de » Clem, une grande part de merveilleux avait disparu de sa vie. Et puis, j'étais dorénavant tout le temps là, papa était devenu un papa comme les autres, à

quelques nuances près, papa ne s'absentait plus pour des périodes plus ou moins longues pendant lesquelles Jason vivait seul avec Julie — qui était donc cet homme, plutôt ordinaire et banal, pour occuper tout l'espace et qui n'était même pas capable de faire de lui, Jason, le dépositaire premier, unique — il avait un frère, né quatre ans après lui — de toutes les cajoleries de jadis ?

J'ai mis du temps à comprendre, alors même que Julie comprenait depuis toujours et ne cessait de m'expliquer. C'est comme si le Frenchy à l'enfance volée refusait de comprendre qu'une enfance dorée peut mener à de terribles résultats. Jason refusait son « nouveau » père (qui pour lui ressemblait au mien), me reprochait mon nouvel anonymat qui le faisait sombrer dans une sorte de *no man's land* — il se retrouvait dans l'obligation de s'imposer par lui-même, ne savait pas comment s'y prendre puisqu'il n'avait jamais dû affronter ce défi, il me reprochait de l'avoir laissé tomber alors même que j'avais la prétention, dorénavant, d'occuper de plus en plus de place dans notre foyer. Et j'étais démuni devant les manifestations de son attitude : ayant été si souvent *on the road*, je connaissais mal mon fils, je ne l'avais pas vu grandir, pour ainsi dire — le lanceur d'origine frenchie n'avait jamais, vraiment, été un père, n'ayant toujours été que le fils de sa propre enfance.

Les problèmes, alors, n'ont fait que s'accroître, à mesure que Jason vieillissait. Il était doué sur le plan athlétique, mais il pratiquait surtout des sports individuels, la natation, la course, le cyclisme et le tennis. Mais il suffisait que je l'encourage, que je lui donne des conseils, pour qu'il se braque, qu'il me dise que je ne savais pas de quoi je parlais, qu'il me menace — oui, menace — d'abandonner, car il savait que ses activités me tenaient à cœur. Nos prises de bec se terminaient souvent de la même façon : il avait atteint sa majorité, il allait s'engager dans l'armée. *Goodness*, en pleine guerre du Viêt-nam ! Mais il ne s'engageait toujours pas, la menace tombait à plat.

Sauf que, Lefebvre-Perreault qui a sa fierté et son honneur, il s'est bel et bien engagé un soir de 1970, après une discussion particulièrement orageuse. L'a regretté, a voulu défaire sa signature, papa, l'ex-lanceur vedette des Dodgers, n'y a rien pu, papa n'était

plus rien finalement, les États avaient tant besoin de soldats. À l'entraînement, Jason, puis départ pour le Viêt-nam en 1971. Échange de lettres, neutres le plus souvent; en 1972, le 18 juillet, nous recevons la visite tant redoutée d'un représentant de l'armée — Jason a mis le pied sur une mine, amputation de la jambe droite, est par ailleurs en bon état, sera de retour au foyer dans quelques semaines.

Il en est allé ainsi que le représentant l'avait dit; mais puis-je ajouter, sans qu'il soit besoin d'insister, que les deux ou trois années qui suivirent le retour de Jason ressemblèrent à une sorte d'enfer — ah! le paradis de Brooklyn —, que Julie et moi étions responsables de tout, que le baseball, l'armée et la vie familiale sont constitués de la même m..., qu'on ne peut pas plus se fier à l'État qu'à ses parents, etc.? L'enfer, que je vous dis, le Dieu de mon enfance catholique a pris le bord pour de bon, Julie et moi avons *toffé* la brise [ma traduction], une chance qu'on s'avait, Raymond, le frère de Jason, a mieux que nous réussi à calmer et amadouer son grand frère — le salut ne vient pas toujours de là où on l'espérait! Il est remarquable, Raymond, calme, jamais tendu, jamais énervé — tout le portrait de sa mère, je dois dire, même s'il a eu une belle et longue carrière comme lanceur dans diverses ligues mineures. Il est prof d'éducation physique, maintenant, ici à Woonsocket. Et vous savez ce qu'est devenu Jason? Il a réappris à marcher — jambe artificielle —, s'est mis aux études, il enseigne la littérature des États-Unis dans un *high school* de Brooklyn — même qu'il est un bon ami de Paul Auster et de Don DeLillo, et que son aîné, dix-huit ans, lance — c'est un gaucher, quand même! — pour le club de baseball de UCLA. Je vous dirai qu'il m'arrive de croire que Jason est né sous les auspices de l'année 1951 de *mes* Dodgers: année de mon arrivée triomphale avec eux, année de la douloureuse défaite qui a terminé la saison. Au bout du compte, nous nous en sommes tirés de la même manière, plutôt bien finalement — avec nos saluts à l'*Underworld* de DeLillo et au *Squeeze Play* d'Auster.

Renald Bérubé

30 juillet-31 août 2005